

Le comble du macho ?

Les éditions Elvifrance Quand la BD n'avait pas de limites

C'était des petits bouquins achetés au kiosque discrètement, en vérifiant que personne ne vous apercevait, planqués dans sa poche, lus en cachette, le soir, en solitaire, en frissonnant. Un plaisir que certains d'entre vous ne peuvent pas connaître, trop jeunes et trop sages que vous êtes... C'était diffusé par les éditions **Elvifrance**. La série Z de la BD. C'était populaire, vulgaire et pas cher, transgressif, érotique ou fantastique, ou simplement et résolument violent, voire sadique... Bien sûr, méprisé par la critique et les bien-pensants, pas à mettre entre toutes les mains, pas chic du tout, souvent vulgaire et toujours macho. Maxi macho, machissimo même, le comble de tous les clichés sur les femmes, surtout les pires, considérées comme juste bonnes à montrer leur culotte et passer à la casserole. Des petits brûlots très chauds régulièrement pourchassés par la maréchaussée, interdits souvent à la vente. En gros, c'était terriblement excitant. Mais résolument d'un autre temps. Pour en savoir plus, interview de **Bernard Joubert**, auteur du livre *Elvifrance, l'infériorité éditée* (éditions United Dead Artists).



quatre dizaines d'entrées. Elvifrance : sept cents ! C'est du lourd et ça troue le cul, pour parler comme les pubs Elvifrance. Ce fut l'éditeur quantitativement le plus interdit de toute l'histoire de l'édition française. Et Georges Bielec, qui dirigeait la maison, mettait une énergie folle à résister frontalement à la censure. Un héros !

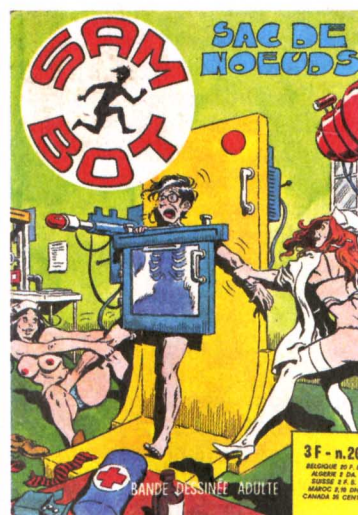
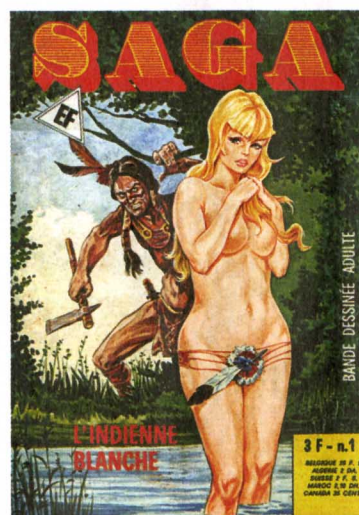
Quelle est votre série préférée, parmi les *Lucifera*, *Zara*, *Sam Bot*, *Karzan*...

Mes deux séries préférées sont peu connues. L'une s'appelait en italien *Casinella*, *Zézette* en français, dans *Les Drôlesses*. Elle était réalisée par le studio Leonetti, et les premiers épisodes sont quelconques. Mais quand Luca Vannini arrive au dessin, ça devient délicieusement gracieux. L'héroïne est une jeune sorcière ingénue, très fleur bleue. L'autre chef-d'œuvre, selon mes goûts, est *Il bordello*, traduit dans *Joyeuses Story*, lorsque les épisodes sont dessinés par Mario Janni. Il est très généreux en ombres, c'est le Gene

Colan des fumetti per adulti. Et les scénarios de Furio Arrasich sont bidonnants. Ça se passe durant la guerre des Gaules, et, quand Jules César rencontre Vercingétorix, que font ces deux chefs guerriers ? Ils se retirent dans un coin et comparent la longueur de leur bite ! On dirait du Cavanna !

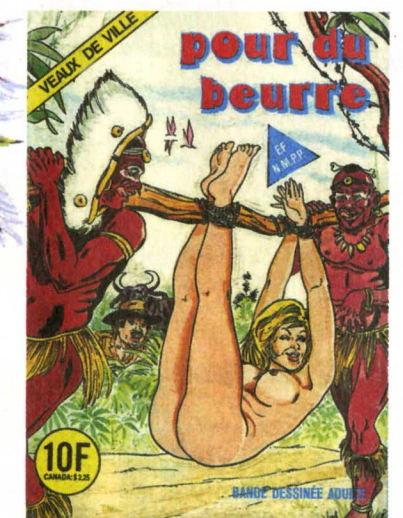
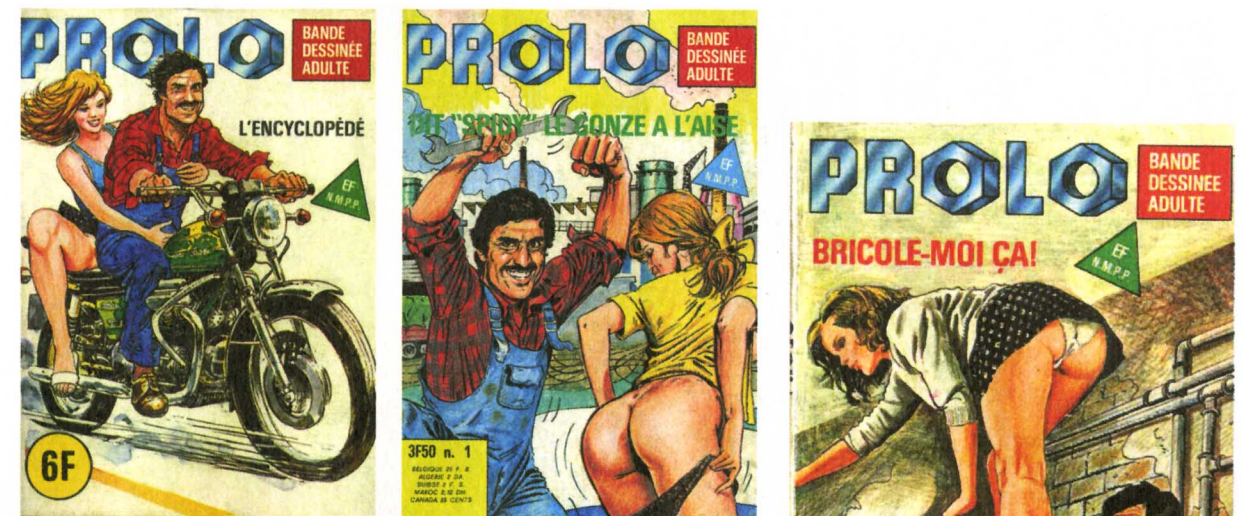
Qu'est-ce que vous aimez dans les livres Elvifrance ?

BERNARD JOUBERT. Ce qui m'intéresse plus que tout chez Elvifrance, c'est Elvifrance ! La maison elle-même, son histoire éditoriale. J'ai écrit un *Dictionnaire des livres et journaux interdits* : Jean-Jacques Pauvert ou Régine Deforges y ont trois ou





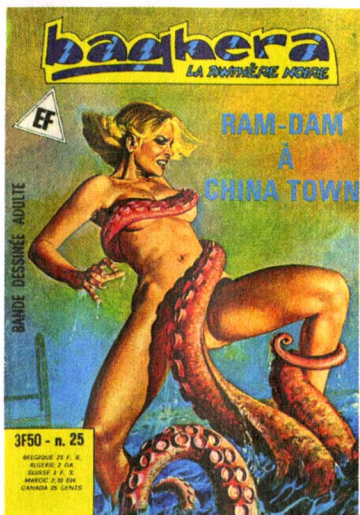
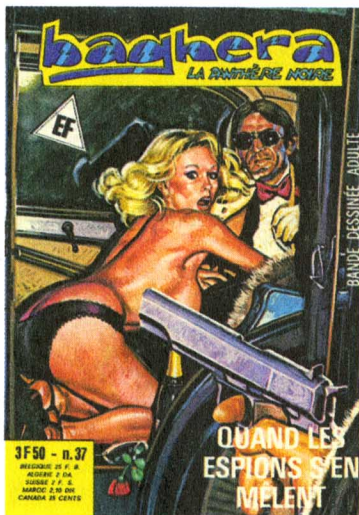
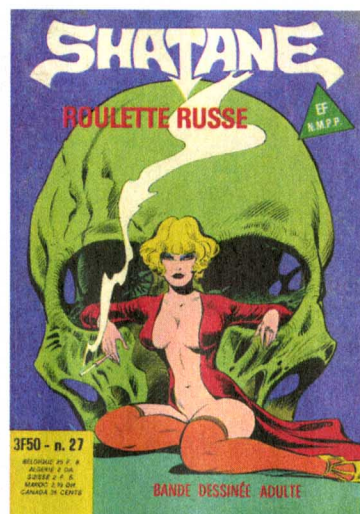
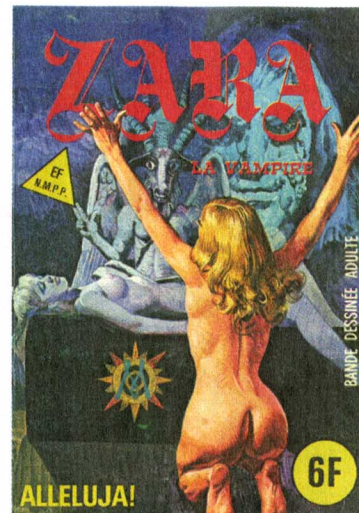
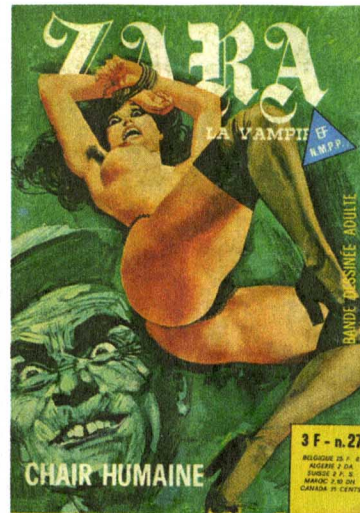
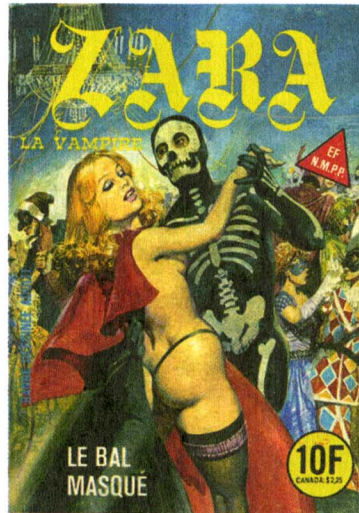
«Des personnages machos, il y en a eu, mais ce n'était pas une constante. Avec les vampires féminines comme Jacula ou Zara, les hommes avaient intérêt à ne pas être désagréables, c'était des tueuses redoutables»



Elvifrance est un éditeur d'une époque révolue : aujourd'hui, ses livres seraient impubliables, rejetés, tous interdits... C'est comme avec Hara-Kiri, on a l'impression que ces outrances déplaieraient trop aujourd'hui. Mais on ne pouvait pas le faire à l'époque non plus ! D'où les interdictions, d'où les procès. La tolérance que Hara-Kiri et Elvifrance ont fini par gagner, c'est par leur résistance qu'ils l'ont obtenue, elle ne leur a pas été donnée par avance. Ce qui manque aujourd'hui, c'est du courage côté éditeurs. Un Professeur Choron n'aurait rien eu à fiche de la réaction des réseaux sociaux. Les indignés d'Internet, il leur aurait pissé à la raie numérique, ce qui est, je trouve, la seule façon digne d'éditer.

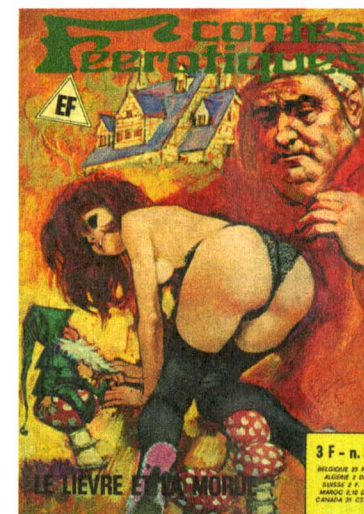
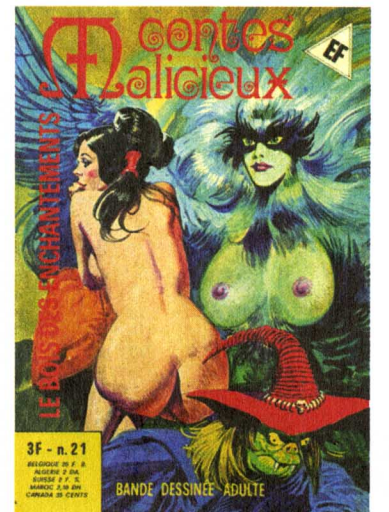
Pensez-vous que les éditions Elvifrance incarnaient le comble du macho ? Des personnages machos, il y en a eu, mais ce n'était pas une constante. Le héros de Prolo (Il montatore en italien, dont le jeune Manara dessinait les couvertures) était un ouvrier qui ne cessait de mettre la main aux fesses des filles et de vouloir les sauter entre deux camions. Pareil pour les soldats

j'm'en-foutistes de Salut les bidasses, qui incarnaient, c'est normal, l'esprit des chambrées militaires. Mais le fameux Sam Bot, de Raoul Buzzelli, Peter Paper en italien, était un chômeur malingre qui n'avait pas de quoi se payer à manger : les femmes se jetaient sur lui et son gros sexe (qu'on ne voyait jamais, c'était soft), mais tout ce qui l'intéressait, c'était leur frigo ! Quant aux vampires féminines comme Jacula ou Zara (qui s'appelaient Zora en Italie), les hommes avaient intérêt à ne pas leur être désagréables, c'était des tueuses redoutables.

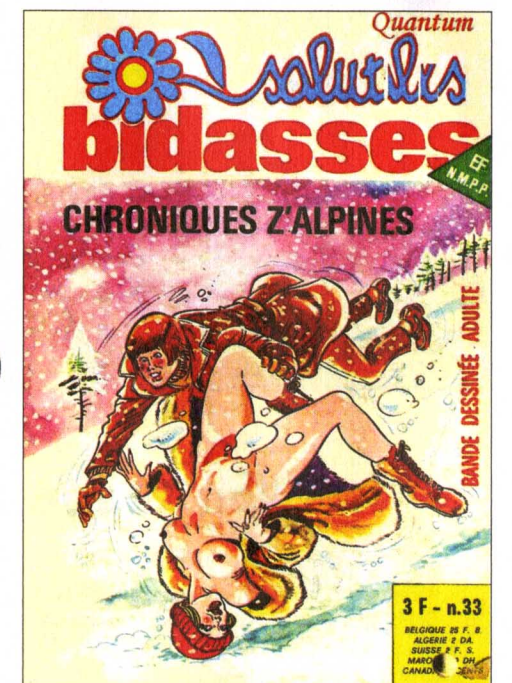


Y avait-il, selon vous, un second degré humoristique dans un certain nombre d'albums, même les plus violents ? Non, il n'y a jamais eu de second degré dans ce genre de production, ce n'est pas ce que le public voulait. Il y avait des séries humoristiques clairement affichées comme telles, et des séries dramatiques, sentimentales, d'horreur, policières, tout ça au premier degré et avec, systématiquement, des événements sexuels. Les scénarios ne sont jamais subtils, tout est très factuel, sans profondeur psychologique. Ce pourrait être des histoires inventées par un enfant qui joue avec des poupées. La poupée vampire mord la poupée Barbie, mais Barbie lui arrache un bras, alors la poupée vampire la viole et à la fin elles ont toutes les deux la tête cassée...

Dans tout le tas des publications, parfois très médiocres, y a-t-il eu, selon vous, de vrais chefs-d'œuvre ? Je vais parler au nom de mes confrères critiques de BD. Numa Sadoul, des Cahiers de la BD, a revendu tous ses Elvifrance sauf Lucifera, de Rubino Ventura au scénario et Leone Frolo au



«Il n'y a jamais eu de second degré dans ce genre de production»



dessin. C'était effectivement un feuilleton très accrocheur, inspiré de Faust. Vous commencez la série, vous ne pouvez plus vous arrêter, chaque épisode se termine par un cliffhanger qui donne envie de connaître la suite. Christophe Bier, de France Culture, vénère les Série Verte, écrits par Carmelo Gozzo et dessinés par Lorenzo Lepori, des récits complets qui sont comme des cauchemars misogynes récurrents. Ils fonctionnent toujours sur le même canevas : des extraterrestres torturent horriblement des Terriennes. A chaque histoire, Carmelo Gozzo devait trouver une nouvelle raison de dépecer de nombreuses femmes pendant 120 pages et donner une logique à des situations invraisemblables. Ces tortures étaient dessinées avec délicatesse par Lepori. Il faisait de fines hachures partout. C'était vraiment bizarre et inquiétant.



Bernard Joubert,
«Elvifrance, l'infernal éditeur»
(éditions United Dead Artists)
Christophe Bier,
«Pulsions graphiques,
Elvifrance 1970-1992»
(éditions Cernunnos)